

Nicolas Drocourt

La perception du milieu naturel dans le cadre des relations diplomatiques entre Byzance et l'Occident chrétien (VII^e-XII^e siècle)

Histoire politique et histoire du milieu naturel méritent d'être confrontées l'une à l'autre, à Byzance comme ailleurs, tant l'on sait à quel point certains textes, narratifs comme normatifs, peuvent témoigner de l'influence de l'une sur l'autre et vice-versa¹. Les contacts diplomatiques ne semblent pas échapper à ce constat *a priori*, et nous souhaiterions ici poser quelques jalons de réflexion en croisant le thème de la diplomatie médio-byzantine et celui du milieu naturel. Le lien entre les deux peut sembler surprenant sinon impossible à traiter tant la diplomatie médio-byzantine est souvent considérée – et jusque dans l'historiographie actuelle – comme une diplomatie centralisée à Constantinople, et même une diplomatie palatine, concentrée au Grand Palais². A ce titre, la Nature et le monde naturel semblent totalement absents, si l'on excepte toutefois le cas des automates autour du trône représentant des lions rugissants comme des arbres sur lesquels chantent des oiseaux, mais ils demeurent des artifices.

En réalité, il faut évidemment sortir de ce centre politique pour trouver mention dans les sources de certains aspects du milieu naturel en lien

¹ Pour le seul monde byzantin, songeons par exemple aux relations entretenues par les *basileis* avec les séismes et leurs effets telles qu'elles apparaissent dans les chroniques notamment, ou encore à la place du monde naturel, nécessairement maîtrisé par l'empereur, dans certains discours et panégyriques : voir les exemples et références historiographiques rassemblés dans DROCOURT, N., Le millénaire byzantin : quelles sources pour quelles catastrophes ? In : CLÉMENT, F. (éd.), *Histoire et nature. Pour une histoire écologique des sociétés méditerranéennes (Antiquité et Moyen Âge)*. Rennes 2011. 97–125 : 102 n. 21 ; 108–110. On sait aussi le souci de certains souverains de trouver, pour des rencontres officielles, des lieux emprunts de neutralité qui doivent beaucoup à la géographie physique (fleuves et cours d'eau notamment) : cf. GRÜNBART, M., Treffen auf neutralen Boden. Zu politischen Begegnungen im byzantinischen Mittelalter. *ByzantinoSlavica* 70 (2012) 140–155.

² Sur cette question : SHEPARD, J., *Byzantine Diplomacy : Ends and Means, 800-1200*. In : FRANKLIN, S., SHEPARD, J. (ed.), *Byzantine Diplomacy*. Aldershot 1992. 41–71 : 55.

avec l'activité diplomatique, et, notamment, le déplacement des délégations. Emissaires officiels, messagers et ambassadeurs sont aussi des voyageurs passant du temps en déplacement sur les routes, terrestres et/ou maritimes, reliant le souverain qui les envoie et celui qui les accueille. On soulignera d'ailleurs qu'il a pu être établi par M. McCormick combien de tous les voyageurs se déplaçant dans l'espace méditerranéen durant le haut Moyen Âge, les représentants diplomatiques étaient les plus nombreux³ – tout du moins, bien sûr, au regard de la documentation qui est la nôtre. De la sorte, ces hommes circulant dans les deux sens entre les centres de pouvoir de l'Occident chrétien et Constantinople appréhendent le monde byzantin et ses marges, dans sa dimension physique et naturelle. Quelle appréhension de ces réalités en ont-ils eu ? Apparaît-il une spécificité du regard et/ou du témoignage sur ce milieu naturel des ambassadeurs par rapport à d'autres itinérants ? Dans quelle mesure ce milieu et ses effets, notamment les calamités naturelles, peuvent-ils influencer sur les tractations diplomatiques elles-mêmes⁴ ?

Milieu naturel et conditions de déplacements : tempêtes et naufrages entre *topos* et réalité

Le premier élément « évident » reliant milieu naturel et activité diplomatique concerne la place occupée par ce milieu dans les conditions de déplacements des délégations officielles. Sur ce plan, les quelques mentions dont nous disposons insistent sur les contraintes posées aux ambassadeurs par ce milieu. Assurément la distance parcourue par ces hommes leur pèse et démultiplie

³ MCCORMICK, M., *Origins of the European Economy. Communications and Commerce, A.D. 300-900*. Cambridge MA. 2001, tableau 14.1, 434. Plus largement, il convient de parler d'une *Reisediplomatie* avec KISLINGER, E., *Reisen und Verkehrswege in Byzanz. Realität und Mentalität, Möglichkeiten und Grenzen. Proceedings of the 22nd International Congress of Byzantine Studies, vol. I Plenary Papers*. Sofia 2011. 341-387 : 367.

⁴ Je me limiterai pour l'essentiel à des cas relevant de la période médio-byzantine, sans toutefois m'interdire des références à d'autres exemples et témoignages me paraissant significatifs pour des siècles postérieurs ou, plus rarement, des périodes plus anciennes. Assurément, le monde naturel relevant de l'Empire byzantin sera privilégié, mais aussi ses marges occidentales, maritimes comme continentales, lui permettant le contact avec l'Occident chrétien au sens géographique du terme. Sur le milieu naturel byzantin : KODER, J., *Der Lebensraum der Byzantiner. Historisch-geographischer Abriss ihres mittelalterlichen Staates im östlichen Mittelmeerraum* Vienne 2001. [réédition avec des addenda bibliographiques de la première édition publiée à Graz-Vienne-Cologne, 1984] ; sur les relations de l'homme byzantin avec la Nature : SCHREINER, P., *Die Byzantiner und ihre Sicht der Natur. Ein Überblick*. In : DILG, P. (ed.), *Natur im Mittelalter. Konzeptionen – Erfahrungen – Wirkungen*. Berlin 2003. 136-150.

les risques, réels ou fantasmés, qu'ils encourent. Cette distance peut du reste être rattachée comme élément d'éloignement plutôt que de rapprochement des cours en question⁵. Ce constat semble encore plus flagrant dès lors que la mer s'avère un espace à traverser durant ce voyage diplomatique. Tempêtes et naufrages apparaissent de ce fait dans les sources relatives aux ambassades et ambassadeurs en déplacement.

Un premier texte de nature hagiographique peut en fournir un exemple – d'autant plus bienvenu que ce type de document demeure peu employé, en général, pour traiter des relations officielles entre Byzance et l'Occident chrétien. Il concerne les contacts rapprochant Constantinople et la cour de Charlemagne. Il s'agit de la *Visio Wettini* rédigée par Walafrid Strabon. Ce récit décrit la mission que mène un ambassadeur de l'empereur carolingien auprès de la cour byzantine en 811 – mission attestée par ailleurs dans les annales franques et par la correspondance officielle⁶. L'émissaire dont il question est ici l'évêque Haidon de Bâle, par ailleurs abbé de Reichenau, et en cela centre d'intérêt de Walafrid Strabon, auteur du texte en question et futur abbé du lieu. Dans un extrait de cette vision qu'aurait eue à la veille de sa mort Wetti, un des maîtres de Walafrid Strabon, il est fait état de l'abbatiate de Haidon. Un court passage mentionne en particulier les fonctions diplomatiques que ce dernier a remplies en 811/812 au nom de l'empereur carolingien. Non sans difficultés. Le navire sur lequel l'ambassadeur a embarqué ne peut éviter un écueil (*scopulus*) sur lequel il se brise, dispersant sa cargaison et l'ensemble de ses passagers. C'est par la main de Dieu que l'émissaire et ses acolytes réussissent tous à s'en sortir, poursuivent leur périple, sans souffrir de nouveaux aléas, accomplissent leur mission et rapportent la « réponse des Grecs » auprès des Francs. Ni la tempête ni le naufrage ne s'avèrent donc suffisants pour arrêter l'émissaire en si bon chemin.

Cet exemple n'est pas unique. Une tonalité similaire transparaît d'un autre texte du même type, cette fois-ci relatif aux contacts officiels entre le duc de Bénévent et la cour impériale : la *Translatio sancti Heliani*. Il relate en particulier l'ambassade que conduit vers Constantinople un certain Gualtari au nom du duc Arichis II, vers 763. Une mission officielle certes, mais aussi un

⁵ Comme le rappelle, pour le XII^e s., K. Ciggaar à la suite de Bernard de Clairvaux (Bernard de Clairvaux, *PL*, t. 182, c. 672) : CIGGAAR, K., *Western Travellers to Constantinople. The West and Byzantium, 962-1204 : Cultural and Political Relations*. New York – Cologne 1996. 22. n. 3.

⁶ Walafrid Strabon, *Visio Wettini*, éd. E. DÜMMLER, *Monumenta Germaniae Historica* (désormais MGH), *Poeta Latini Aevi Carolini*, t. II. Berlin 1884. 306. v. 71/77. NERLICH, D., *Diplomatische Gesandtschaften zwischen Ost- und Westkaisern, 756-1002*. Berne 1999. 140 ; 265.

déplacement permettant la translation, par ce même émissaire, des reliques de Saint *Helianus*, depuis la capitale byzantine vers la basilique de Bénévent. Si l'on en croit ce texte, après avoir embarqué dans un port des Pouilles, une tempête affecte rapidement le navire sur lequel l'émissaire a pris place. Elle détruit le navire en pleine mer et jette à l'eau tous ses occupants. Au milieu de leurs cris de détresse, l'envoyé d'Arichis ne peut qu'invoquer un extrait des Psaumes pour le sortir de cette mauvaise passe. Saint *Helianus*, un des quarante martyrs de Sébaste, lui apparaît alors, le réconfortant et faisant cesser la tempête pour mieux l'écarter du danger des eaux. En contrepartie, il ordonne à Gualtari de transférer les reliques de son corps, alors à Constantinople, vers Bénévent, ce que le légat mènera à bien⁷.

Si c'est le saint qui, d'après l'hagiographe, écarte l'ambassadeur des méfaits des tempêtes et, plus largement, lui permet de remplir sa mission, un tel récit indique aussi combien cette tempête est un *topos* littéraire dans ce type de narration. Ce n'est pas tant l'ambassadeur qui est mis en exergue pour ses qualités de diplomate que le fait qu'il ait su braver les périls d'une traversée maritime pour mieux atteindre cette précieuse relique et la rapporter vers l'Italie du Sud. De la même façon, dans le premier récit de l'ambassade d'Haidon de Bâle et abbé de Reichenau, les aléas d'une traversée maritime comme l'ambassade elle-même sont deux éléments constitutifs d'un abbatiat réussi⁸.

De la sorte, chez ces hagiographes, ce n'est pas véritablement le milieu naturel qui importe ici dans ces déplacements diplomatiques, mais bien plutôt la manière dont les protagonistes qu'ils mettent en scène affirment leur bravoure tout comme leur foi, voire leur sainteté, en surmontant les *pericula maris*. L'épreuve de la tempête est écrite dans une culture et un carcan chrétiens qui pèsent sur la description globale qu'en donnent de tels auteurs, et sur l'appréhension que nous pouvons avoir des réalités – même si celles-ci sont bien synonymes de difficultés pour qui prend la mer, fût-il ambassadeur⁹.

⁷ *Translatio Sancti Heliani*, éd. G. WAITZ, MGH, *Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum*. Hanovre 1878. 581–582.

⁸ Sur ces deux exemples, je me permets de renvoyer à mon étude : DROCOURT, N., *Diplomatie sur le Bosphore. Les ambassadeurs étrangers dans l'Empire byzantin des années 640 à 1204*. Louvain 2015. t. II, 440 et ss. Elle sera prolongée par un travail thématique centré sur la question de la navigation des émissaires officiels byzantins dans : *L'ambassadeur byzantin et la mer. Perceptions, déplacements maritimes et diplomatie médio-byzantine (VII^e-XII^e siècle)*. In JOSSEAND, P. – LAGET, F. – RABOT, B. (éds.), *Entre terre et mer. Hommes, paysages et sociétés dans l'Ouest atlantique, Moyen Âge et Temps modernes. Mélanges en l'honneur de Jean-Luc Sarrazin*. Rennes, à paraître en 2016.

⁹ Cf. PRYOR, J., *Winds, Waves, and Rocks: the Routes and the Perils along them*. In FRIEDLAND, K.

Au sein de nos sources, l'hagiographie n'est pas la seule concernée par cette grille de lecture et d'écriture. La correspondance officielle pontificale peut en effet s'en faire l'écho. A la fin du IX^e siècle, le pape Hadrien II va jusqu'à comparer ses légats envoyés vers Constantinople et leurs déconvenues durant leur traversée maritime aux aléas des périple de saint Paul¹⁰. Même un des rares témoignages directs que nous conservons d'un émissaire officiel du haut Moyen Âge – celui d'*Amalarius* de Metz, envoyé de Charlemagne en 813-814 – doit être lu dans une perspective chrétienne et évangélique¹¹. En cela on retrouve un trait commun aux récits de pérégrination dans lesquels, là aussi, le pèlerin surmontant sur mer les éléments déchainés est élevé au rang d'un véritable *topos*¹².

Au reste, les données de sources narratives peuvent confirmer les contraintes posées par une navigation méditerranéenne subie par une délégation. A la toute fin du X^e siècle, un Léon de Synada mentionne un naufrage de son embarcation très peu de temps après avoir quitté Constantinople pour l'Italie, avec une conséquence funeste pour certains des membres de sa suite ayant été conduits « chez Hadès » si l'on en croit l'une de ses lettres¹³. Sa description, quelques lignes plus bas, des contraintes naturelles posées à la progression du déplacement de la délégation – la vase, la boue, la neige,

(éd.), *Maritime Aspects of Migration*. Cologne – Vienne 1989. 71–85. Voir aussi SCHREINER (n. 4) 149.

¹⁰ Et ce dans une lettre adressée à Basile I^{er} : *Hadriani II papae epistolae*, Ep. n° 40, éd. E. PERELS, MGH, *Epistolae*, t. VI, *Epistolae Karolini Aevi*, t. IV. Berlin 1925. 758. l. 8.

¹¹ Comme s'y emploie DÜCHTING, R., *Amalar, Versus Marini*. In : LEHNER, A. – BERSCHIN, W. (éds.), *Lateinische Kultur im VIII. Jahrhundert. Traube-Gedenkschrift*, St. Ottilien 1989. 47–58, qui voit notamment dans ces *Vers marins* d'*Amalarius*, sur lesquels nous reviendrons, une influence de l'évangile de saint Mathieu.

¹² Entre autres études : MICHEAU, F., *Les itinéraires maritimes et continentaux des pèlerinages vers Jérusalem. Occident et Orient au X^e siècle. Actes du IX^e Congrès de la SHMESP*. Paris 1979. 79–104 : 82 ; 84–85 ; 85–86 ; 87. Voir aussi DELUZ, C. *Pèlerins et voyageurs face à la mer (XII^e-XVI^e siècles)*. In : DUBOIS, H. – HOCQUET, J.-Cl. – VAUCHEZ A. (éds.), *Horizons marins, itinéraires spirituels (V^e-XVIII^e siècles)*. Vol. II : *Marins, navires et affaires*. Paris 1987. 277–285. Le rapprochement entre ambassadeurs et pèlerins et d'autant plus valable que ces deux voyageurs se déplacent ensemble quelquefois : ainsi le fameux pèlerin Willibald, avec des émissaires byzantins et pontificaux, en 729 – voir plus bas.

¹³ *The Correspondance of Leo, Metropolitan of Synada and Syncellus*. Greek Text, Translation, and Commentary by M. P. Vinson. Washington D.C. 1985. Ep. n°10, 14, l. 12. KOLDITZ, S., *Leo von Synada und Liudprand von Cremona. Untersuchungen zu den Ost-West-Kontakten des 10. Jahrhunderts*. *Byzantinische Zeitschrift*, 95/2 (2002) 509–583, 545 et ss. DROCOURT N., *La mort de l'ambassadeur. Faits, causes, enjeux (7^e-12^e s.)*. *Revue des Etudes Byzantines* 71 (2013) 67–104 : 77.

les violentes averses de pluie et les rivières à traverser – cette fois-ci donc sur les voies continentales, rappellent du reste les plaintes dressées par d'autres émissaires byzantins postérieurs à la période ici considérée¹⁴. Dans le sens contraire, et près d'un quart de siècle après Léon, l'archevêque Werner de Strasbourg aurait lui aussi subi une « navigation calamiteuse » pour rallier la capitale impériale depuis Venise¹⁵. Il faut reconnaître qu'inversement, la mer et ses coups de vent permettent de gagner du temps et d'effectuer des déplacements relativement brefs – en tout cas plus rapides qu'en suivant la route terrestre, d'autant plus sur des itinéraires bien connus¹⁶. Liudprand, alors diacre de Pavie et envoyé de Bérenger II d'Ivrée en 949 l'avance explicitement – même s'il n'en tire guère de commentaires. Entre Venise et Constantinople là encore, le légat ne met pas plus de vingt-quatre jours pour atteindre la cour de Constantin VII¹⁷.

¹⁴ Léon de Synada (n. 13), Ep. n° 10, 14, l. 13–15 ; la traversée du Strymon par Nicéphore Grégoras ou les aléas du déplacement officiel de Théodore Métochite sont, eux aussi, célèbres : cf. SCHREINER (n. 4) 149–50 ; SCHREINER P., Die Gesandtschaftsreise des Nikephoros Gregoras nach Serbien (1326/1327). *Zbornik radova Vizantološkog instituta* 38 (1999–2000) 331–341 ; MALAMUT, E., Sur la route de Théodore Métochite en Serbie en 1299. *Voyages et Voyageurs au Moyen Âge. Actes du XXVI^e Congrès de la SHMESP*. Paris 1996. 165–175.

¹⁵ L'expression *navigio calamitoso* provient du biographe de l'empereur Conrad II, Wipon : Wipo, *Vita Chuonradi II imperatoris*, éd. H. BRESSLAU, MGH, *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum*, LXI. Hanovre – Leipzig 1915³. 42. Sur ce déplacement, on lira : H. WOLFRAM, Die Gesandtschaft Konrads II. nach Konstantinopel (1027/1029). *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung* 100 (1992) 161–174 ; la date de départ, généralement retenue pour 1027, doit être repoussée au début de l'année suivante : KRESTEN O, Zur Chrysographie in den Auslandsschreiben der byzantinischen Kaiser. *Römische historische Mitteilungen* 40 (1998) 139–186 : 168 et n. 93.

¹⁶ Il faut rappeler ici le fameux mot de saint Jean Chrysostome sur les moindres fatigues qu'engendre un voyage maritime par rapport à un trajet terrestre, et, partant, cette rapidité implicite (10^e homélie sur l'Épître aux Philippiens, *PG*, t. 62, col. 262), cf. KISLINGER, E., Making for the Holy Places (7th–10th centuries): The Sea-Routes. In HADJITRYPHONOS, E. (ed.), *Routes of Faith in the Medieval Mediterranean. History, Monuments, People, Pilgrimage Perspectives*. Thessalonique 2008. 119–124 : 120 ; DELUZ (n. 12) 277. Sur les itinéraires maritimes dans l'Empire, voir désormais KISLINGER, E., Verkehrsrouen zur See im byzantinischen Raum, In : KISLINGER, E. – KODER, J. – KÜLZER, A. (eds.), *Handels Güter und Verkehrswege. Aspekte der Warenversorgung im östlichen Mittelmeerraum (4. bis 15. Jahrhundert)*. Vienne 2010. 149–174.

¹⁷ Liudprand de Crémone, *Antapodosis* VI, 4, in *Liudprand de Crémone, Œuvres*. Présentation, traduction et commentaires par F. BOUGARD. Paris 2015. 326–327. Je reviendrai plus bas sur le cas de Constantin Manassès qui prend part à une ambassade byzantine en 1160–1162 et sur ses mentions relatives à la navigation, cf. DROCOURT, L'ambassadeur byzantin et la mer (n. 8).

Les ambassadeurs, témoins de phénomènes naturels extrêmes

Par ailleurs, il est logique de trouver mention de phénomènes naturels dans des sources relatives à des contacts officiels lorsque ces phénomènes sont perçus et vécus comme des faits hors du commun par les protagonistes de ces contacts. On peut de la sorte croiser ici le thème des catastrophes naturelles et de l'activité diplomatique. A ce titre, certains ambassadeurs ont été les témoins privilégiés, comme les victimes quelquefois, de plusieurs de ces calamités. Nous souhaiterions insister ici sur deux d'entre elles.

De nouveau, il faut relever ici le cas de deux délégations provenant d'Occident carolingien et se rendant à Byzance fin VIII^e et début IX^e s. Ils inviteront à une comparaison succincte avec d'autres exemples antérieurs ou postérieurs. En 814-815, il est établi qu'une ambassade carolingienne séjourne dans l'Empire et à Constantinople en particulier – peu de temps après la mort de Charlemagne, dans le but notamment pour les deux cours en contact de s'assurer de la pérennité de l'accord de 812 conclu à Aix-la-Chapelle¹⁸. Cette ambassade et son résultat restent peu connus car peu détaillés dans les sources. Les *Annales regni Francorum* fournissent toutefois des détails intéressants quoique brefs sur le sujet qui nous occupe. Elles décrivent, sous l'année 815, la présence de deux ambassadeurs de Louis le Pieux, l'évêque Norbert et le comte Richouin, dans la capitale byzantine. Ils rapportent non seulement vers l'Occident carolingien une nouvelle version écrite du traité défini précédemment, mais fournissent en plus une description de la secousse tellurique dont ils ont été témoins à Constantinople durant leur séjour. Ce qui est remarquable est que l'annaliste franc l'a enregistré et, de ce fait, l'a porté à la postérité. Si l'on en croit ses propos – sur le rapport des ambassadeurs francs vraisemblablement – cette secousse se déroula au mois d'août de cette même année et dura cinq jours. Elle n'affecta pas seulement cette cité capitale de l'Empire, mais aussi d'autres¹⁹.

¹⁸ Sur le contexte, et dans le cadre d'une bibliographie très large, on renverra notamment à NERLICH (n. 6) 38–40 ; 268 (sous l'année 814) ; pour la datation suivie ici, voir MCCORMICK (n. 3) *Register* n°338, 904. n. 101.

¹⁹ *Annales regni Francorum, inde ab a. 741 usque ad a. 829 qui dicuntur Annales Laurissenses maiores et Einhardi*, éd. F. KURZE, MGH, *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, VI. Hanovre 1895, 143: *Nordbertus episcopus et Richoinus comes de Constantinopoli regressi descriptionem pacti, quam Leo imperator eis dederat, detulerunt ; qui inter cetera terrae motum gravissimum mense Augusto per continuos quinque dies ibi contigisse retulerunt, quo et ipsius urbis aedificia conplura cecidisse et aliarum civitatum populos ruinis oppressos esse testati sunt.*

Ces précisions s'avèrent instructives à plus d'un titre. Elles rendent compte tout d'abord du degré de transmission d'informations des légats officiels, pour des propos qui ne restent pas limités aux seules oreilles impériales mais parviennent jusqu'à la plume de l'annaliste franc qui l'enregistre de ce fait. En général et logiquement, les sources dont l'historien dispose mettent en exergue la transmission par les ambassadeurs de données qui ressortissent davantage à la sphère politique ou géopolitique²⁰. Ici ce n'est pas le cas, et les éléments liés au monde naturel ont davantage retenu l'attention de l'annaliste que le reste. Le phénomène sismique est à l'évidence suffisamment rare et frappant pour les esprits des envoyés carolingiens et de leur entourage pour qu'il suscite l'intérêt de ce même annaliste.

Ce dernier, effet ou non du rapport des ambassadeurs de Louis le Pieux, n'en a toutefois pas saisi toutes les nuances – et il faut le comprendre, pour lui qui rédige dans une zone continentale où la sismicité est nulle ou quasiment nulle. Ce qu'il présente comme un tremblement de terre dont la durée fut de cinq jours s'accorde assurément mal avec les données et constats de la science moderne. Il faut davantage y voir, à mon sens, une référence implicite au principal séisme à proprement parler un jour du mois d'août 815 ainsi qu'aux différentes et multiples répliques telluriques l'ayant suivi, et ce, à l'évidence, pendant cinq jours. Ce témoignage franc apporte enfin un ultime élément qu'il ne faudrait esquiver. Le fait que les destructions aient été massives, d'après l'annaliste, et qu'elles aient concerné de nombreuses villes laisse entendre un premier séisme puissant, comme des répliques importantes. En outre, elles rendent compte du fait que les envoyés carolingiens en ont vu personnellement les effets dans lesdites villes, sans doute à l'occasion de leur retour depuis Byzance vers l'Occident dans la seconde partie de l'année 815²¹.

En vue de nuancer une part d'emphase attachée à ce témoignage, on retiendra enfin que, curieusement, ce séisme n'est pas attesté dans les sources grecques – en tout cas sous cette date-là. Ce constat peut paraître surprenant pour deux raisons. En effet, ces sources sont en général prolixes sur ce type d'événement, et, d'autre part, ce fait mérite d'être mis en parallèle avec l'intensité du phénomène au regard de ce qu'en dit précisément l'annaliste franc.

²⁰ Cf. sur ce thème, notre étude : *Passing on Political Information between Major Powers: the Key Role of Ambassadors between Byzantium and its Neighbours during the Middle Byzantine Period*. *Al-Masâq. Islam and the Medieval Mediterranean*. 24 (2012) 91–112.

²¹ Sur les routes empruntées, et les itinéraires suivies dans l'Empire byzantin pour des légats provenant d'Occident, et, partant, les villes traversées: KISLINGER, *Verkehrsrouten* (n. 16), 151–153 ; 173 ; NERLICH (n. 6) 134–137, et DROCOURT (n. 8) t. II. 364–467.

A ma connaissance, seul le chroniqueur Georges le Moine indique une série de catastrophes, dont des séismes redoutables (σεισμοὶ φοβεροί), pendant le règne de Léon V l'Arménien (soit entre 813 et 820), sans autre précision, notamment de date²². L'historiographie lui a logiquement et généralement emboîté le pas. On ne trouve ainsi aucune mention ou recension du séisme de 815 dans l'un des catalogues des tremblements de terre qui, pourtant, fait autorité dans le domaine de la séismologie historique : celui rédigé sous la direction d'Emanuela Guidoboni²³. C'est sans doute là tout l'intérêt de regarder attentivement ces précisions relatives au milieu naturel et à ses manifestations les plus extrêmes dans des sources liées aux contacts officiels que l'on pourrait juger comme secondaires. Soulignons toutefois qu'un séisme apparaît dans une source hagiographique, liée l'histoire de l'île de Lesbos au début du IX^e siècle²⁴. Cet épisode tellurique a d'ailleurs pu être daté de 815, sans argument particulier, par Alain Ducellier dans l'une de ses études sur la sismicité en Méditerranée orientale²⁵. Pour autant, on ne peut pas être totalement certain ni de la datation ni, donc, de la similitude de cet épisode avec celui attesté par les annales franques²⁶.

A titre de comparaison, si le témoignage franc pour l'année 815 semble toutefois fiable, il est certain que d'autres mentions peuvent paraître plus

²² Georges le Moine, *Chronicon*, éd. C. DE BOOR. Leipzig 1904. II. 778.

²³ Mais ce catalogue enregistre la mention de Georges le Moine, sans plus de précision chronologique : GUIDOBONI, E., avec la collaboration d'A. COMASTRI et de G. TRAINA, *Catalogue of Ancient Earthquakes in the Mediterranean Area up to the 10th Century*. Rome 1994. n° 258 ; 375–376. La double mention de Georges le Moine et de l'annaliste franc sous l'année 815 est indiquée par AMBRASEYS, N., *Earthquakes in the Mediterranean and Middle East. A Multidisciplinary Study of Seismicity up to 1900*. Cambridge 2009. 239.

²⁴ Il s'agit de la *Vie* de David, Syméon et Georges (*BHG* 494), éd. I. VAN DEN GHEYN, *Acta graeca ss. Davidis, Symeonis et Georgii Mitylenae in insula Lesbo. Annalecta Bollandiana*. 18 (1899) 211–259 : 226.

²⁵ DUCELLIER, A., Les tremblements de terre balkaniques au Moyen Âge : aspects matériels et mentaux. In : BENNASSAR, B. (éd.), *Les catastrophes naturelles dans l'Europe médiévale et moderne*. Toulouse 1996. 61–76, 65 (il émet toutefois des doutes sur son historicité). Ce séisme, tel qu'il est révélé par l'hagiographe, n'est pas enregistré par GUIDOBONI (n. 23), ni par AMBRASEYS (n. 23), et voir chez ce dernier la liste des séismes attestés de l'an 79 avant J.-C. à nos jours (13 séismes au total) dans l'index, *sub verbo* « Lesbos », 930.

²⁶ Si la date de 815 peut être retenue – mais sur la base d'un argument qui reste à trouver sauf si l'on fait correspondre ce séisme avec celui attesté dans les annales franques, lesquelles demeurent floues sur les lieux affectés hors de Constantinople – cet épisode se situe, dans la vie de saint Syméon dont il est question ici, entre 784/785 et 820 au plus large : TALBOT, A.-M., *Byzantine Defenders of the Images: Eight Saints' Lives in English Translation*. Washington D.C. 1998. 144. n. 2 (et voir 169, § 11 pour le passage en question dans le texte hagiographique).

suspectes et/ou relever de constructions a posteriori pour faire de l'effet auprès du lecteur ou de l'auditeur²⁷. Ainsi en est-il, à mon sens, des propos de Liudprand de Crémone, le célèbre ambassadeur d'Otton I^{er}, évoqué plus haut à l'occasion d'une première mission antérieure. Envoyé par l'empereur germanique, on sait bien dans quelle mesure il fut éconduit par les autorités byzantines lors de son long séjour forcé à Constantinople. Au moment de son retour vers l'Italie – retour dont la longueur tranche singulièrement avec la rapidité de l'aller depuis Venise dix-neuf ans plus tôt – dans les rigueurs de l'hiver 968-969, il indique ainsi que sa rencontre avec le stratège de Corfou aurait été suivie d'une secousse tellurique²⁸. Elle aurait secoué l'île à l'instant même du baiser de paix échangé entre l'ambassadeur et le haut fonctionnaire byzantin. Là encore, ce séisme n'est pas recensé par E. Guidoboni²⁹. Il paraît douteux car s'inscrivant finalement dans la longue liste des avanies qu'a eu à subir l'envoyé d'Otton I^{er}³⁰. On ne peut toutefois l'écarter définitivement des secousses appartenant bien à l'histoire de l'Empire byzantin. Notons à la décharge des propos anti-byzantins de Liudprand que ce dernier fournit une précision séduisante en ce sens : ce ne fut pas une seule secousse qui fit trembler l'île, mais bien trois ce jour-là, le 18 décembre 968 comme il l'indique dans ce même passage. Là encore, non pas un séisme unique mais des répliques qui auraient retenu l'attention de l'ambassadeur et évêque de Crémone.

²⁷ On sait, par exemple, l'usage politique donné par les chroniqueurs – relayant une part d'idéologie du pouvoir – de certains séismes, au point que leur historicité est plus que mise en doute par l'historiographie moderne : voir ainsi, entre autres, les réflexions de LIMOUSIN, E., Jean Skylitzès, les empereurs et les séismes. In : FAVIER, R. et GRANET-ABISSET, A.-M. (éd.), *Récits et représentations des catastrophes depuis l'Antiquité*. Grenoble 2005. 175–188 : 179.

²⁸ Liudprand de Crémone, *Legatio de relatione Constantinopolitana*, § 64 in *Liudprand de Crémone, Œuvres*, (n. 17) 420–421.

²⁹ Comme l'a noté récemment François Bougard : *Liudprand de Crémone, Œuvres*, (n. 17) 550. n. 228 ; voir aussi la note de P. Squatriti, dans *The Complete Works of Liudprand of Cremona*, translated with an introduction and notes by PAOLO SQUATRITI. Washington D.C. 2007. 280. n. 125. J. Schnapp dans : Liudprand de Crémone, *Ambassades à Byzance*, traduction et notes de J. SCHNAPP, présentation de S. Lerou. Toulouse 2005. 99. n. 148, assure, lui, que ce séisme a bien eu lieu, confirmé, comme la mention de l'éclipse qui suit, « par les chroniqueurs grecs », ce qui semble faux ; seul Jean Zónaras évoque un séisme ayant causé bien des dommages dans des cités autres que Constantinople, et sous le règne de Nicéphore Phokas, séisme qu'il faut rapprocher d'un autre, fin septembre 967, attesté lui par Jean Skylitzès et Léon le Diacre : cf. GUIDOBONI (n. 23) n° 292 ; 398–399.

³⁰ Quatre jours après cette expérience, Liudprand assure qu'une éclipse solaire marqua son séjour sur cette même île, le 22 décembre 968 – éclipse enregistrée, elle, dans d'autres sources médiévales : cf. *Liudprand de Crémone, Œuvres*, (n. 17) 550. n. 231. Je n'ai pu consulter SCHÖVE, D.J. – FLETCHER, A., *Chronology of Eclipses and Comets, AD 1-1000*. Woodbridge 1984.

Un second exemple de calamité naturelle subie par des émissaires carolingiens, après le séisme de 815, mérite d'être appréhendé et rapidement présenté. Dans ce cas encore, le rôle des émissaires officiels dans la transmission d'information semble avoir été primordial. Ce qui s'avère intéressant est qu'elle vienne se nicher dans un texte narratif que d'aucuns pourraient juger isolé et éloigné – du moins de l'Empire byzantin pourtant ici concerné. Michael McCormick a ainsi pu attirer l'attention sur un passage de la *Chronique de Moissac* sur lequel nous nous appuyons ici³¹. D'après ce texte, l'hiver 763-764 aurait été particulièrement rigoureux dans plusieurs régions que l'annaliste cite³². Si la mention de la « Gaule » ne saurait surprendre, celle de la « Thrace » et de « l'Illyricum » est plus étonnante au regard de la distance séparant ces régions de celle de Moissac. Michael McCormick a proposé de mettre en parallèle ces références aux deux régions balkaniques avec la présence des légats carolingiens et pontificaux au même moment dans l'Empire byzantin. Cette présence n'est connue que grâce à la correspondance officielle pontificale³³, et la datation de ce déplacement diplomatique ne se fait qu'au prix d'un certain croisement des sources³⁴.

Les déductions qu'il convient d'en tirer et l'extrême rigueur de cet hiver sont pleinement corroborées par les données des sources grecques, comme

³¹ MCCORMICK, M., *Diplomacy and the Carolingian Encounter with Byzantium Down to the Accession of Charles the Bald*. In: MCGINN, B. – OTTEN, W. (eds.), *Eriugena. East and West. Papers of the Eight International Colloquium of the Society for the Promotion of Eriugenian Studies*. Notre Dame – Londres 1994. 15–48 : 19 ; 33. MCCORMICK (n. 3) 873, n. 38.

³² *Chronicon Moissiacense*, éd. G. H. PERTZ, MGH, Scriptorum, I. Hanovre 1826. 294 (*sub anno 762*) : *Gelu magnum Gallias, Illyricum et Thraciam deprimit, et multae arborum olivarum et ficulnearum decocatae gelu aruerunt ; sed et germen messium aruit ; et supervenienti anno praedictas regiones gravius depressit fames, ita ut multi homines penuria panis perirent*.

³³ *Codex Carolinus*, éd. W. GUNDLACH, MGH, Epistolae, t. III, *Merowingici et Karolini aevi*, I, Berlin 1892. n° 28 et 29, 532–535. Il s'agit de légats de Paul I^{er} accompagnés de ceux envoyés par Pépin le Bref.

³⁴ On s'appuiera ici de nouveau sur la démonstration de MCCORMICK, M., *Textes, images et iconoclasme dans le cadre des relations entre Byzance et l'Occident carolingien*. In : *Testi e immagine nell'alto Medioevo*, Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo 41 (1994) 95–158 : 120 ; notons que d'autres historiens proposent d'autres dates : hiver 764 pour AUZÉPY, M.-F., Constantin V, l'empereur isaurien et les Carolingiens. In : REDON, E. – ROSENBERGER, B., *Les Assises du pouvoir. Temps médiévaux, territoires africains*. Vincennes 1994. 49–65 : 54 ; ou encore l'année 762 pour NERLICH (n. 6) 256 (sans connaissance apparente de l'étude antérieure de M. McCormick). La date de 763 pour le départ de cette double délégation était déjà retenue par MILLER, D.H., *Byzantine-Papal Relations during the Pontificate of Paul I : Confirmation and Completion of the Roman Revolution of the Eighth century*. *Byzantinische Zeitschrift* 68 (1975) 47–62 : 59.

celles d'origine latine pour des terres plus occidentales que la Thrace et l'Illyricum. Les deux principales sources narratives grecques pour cette période que sont les récits de Théophane le Confesseur et du patriarche Nicéphore décrivent en effet les conséquences de cette rude saison – description qui n'a pas manqué d'être analysée par l'historiographie récente³⁵. Bien plus, la référence aux territoires byzantins affectés par cet accident climatique dans le *Chronique de Moissac* semble l'unique mention de nature météorologique relative à Byzance dans une source latine du VIII^e siècle³⁶. Enfin, ces données transmises par des ambassadeurs, et parvenues indirectement jusqu'à nous, sont confirmées par celles de la science contemporaine. En effet, les émissions de soufre liées aux éruptions volcaniques majeures, ayant pour conséquences une perturbation climatique, sont visibles, on le sait, dans les carottages effectués sur les glaciers. Or, l'analyse de ces prélèvements démontre qu'effectivement l'hiver 763-764 fut marqué par ces émissions dans l'hémisphère nord, confirmant par l'expérimentation scientifique les rigueurs anormales de cette saison³⁷.

On notera pour finir sur ce plan que le volcanisme est aussi un phénomène naturel extrême qui n'a certainement pas manqué d'intriguer des itinérants dans le bassin méditerranéen comme les ambassadeurs. Ils en ont été quelquefois durant le haut Moyen Âge des témoins incroyables, comme en 788 un certain Grégoire ou *Gregorios*, émissaire byzantin, voyageant de concert avec des légats pontificaux de retour du concile de Nicée II, témoin qu'il est d'une éruption du Vésuve³⁸. Hélas, les informations manquent tant sur la description du phénomène volcanique lui-même que sur la réaction de surprise de ses témoins oculaires. Peu de temps avant ce *Gregorios*, le pèlerin chrétien Willibald s'est lui montré particulièrement curieux de l'île de Vulcano, dans les îles Lipari. Son témoignage ne retiendrait pas notre attention si, dans ce déplacement de retour depuis Constantinople vers Rome, il n'était accompagné

³⁵ TELELIS, I., *Μετεωρολογικά φαινόμενα και κλίμα στο Βυζάντιο*. Athènes 2004. n° 271, où l'on trouvera les passages et références de Théophane et de Nicéphore, ainsi que les commentaires p. 342-349. Voir en outre TELELIS, I.G. – CHRYSOS, E. – ΜΕΤΑΧΑΣ D., Οι μαρτυρίες των βυζαντινών πηγών για τον δριμύ χειμώνα του έτους 763-4 μ.Χ. *Δωδώνη* 18 (1989) 105–127 ; cet article présente aussi trente-et-une sources latines mentionnant, de manière plus ou moins brève, les rigueurs de ce même hiver en Occident : *ibid.* 118–119.

³⁶ Comme le suggérait déjà McCORMICK (n. 3) 873. n. 38.

³⁷ Voir désormais McCORMICK, M. – DUTTON, P. E. – MAYEWSKI, P. A., Volcanoes and the Climate Forcing of Carolingian Europe, AD. 750-950. *Speculum* 82 (2007) 865–895 : 878–881, et la très parlante fig. 4. 875.

³⁸ Cf. McCORMICK (n. 3), 17 (*Gregorius 4*) et R 214, avec les références.

de légats pontificaux et d'envoyés impériaux. Si l'on en croit Willibald, lui et son frère qui l'accompagne « descendirent du navire pour voir comment était cet enfer » – l'*infernus Theodorici*, nom donné au volcan qu'ils découvrirent. Il est difficile de croire que les légats qui sont avec eux n'ont pas pris part à cette visite, mais rien ne l'atteste formellement. Ils ont certainement été animés d'un état d'esprit similaire à celui de Willibald, qui se montre alors *curiosus*. Retenons que le pèlerin souhaitait faire l'ascension du volcan ce que les cendres récemment déposées rendaient impossible si l'on en croit son biographe. Tout juste Willibald et ses compagnons de voyage purent-ils être les spectateurs des vapeurs ignées comme d'une flamme noire jaillissant avec fracas du cratère, ou encore de cette pierre ponce projetée dans la mer depuis ce même « enfer »³⁹. Hormis ce passage, on ne peut que déplorer le silence de nos sources, tout en enviant les historiens des siècles postérieurs et la précision de certaines de leurs sources – songeons de la sorte au témoignage du célèbre ambassadeur castillan de la toute fin du Moyen Âge : Ruy Gonzáles de Clavijo⁴⁰.

Élites diplomatiques et curiosité intellectuelle : une singularité des ambassadeurs ?

Ces derniers éléments conduisent à un ultime aspect de nos analyses. L'attention marquée de certains de ces émissaires aux phénomènes naturels, notamment extrêmes, illustre-t-elle une curiosité de leur part que l'on pourrait mettre sur le compte de leur appartenance – pour une majorité d'entre eux – à une élite politique et intellectuelle⁴¹ ? Relevant de ces cercles d'intellectuels, de savants

³⁹ *Vita seu potius hodoeporicon sancti Willibaldi*, c. 30, éd. T. TOBLER, *Descriptiones Terrae Sanctae ex saeculo VIII. IX. XII. et XV.* Leipzig 1879. 272–273. Sur ce passage, voir désormais GAUTIER DALCHÉ P. (dir.), *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge.* Turnhout 2013. 524 et ss.

⁴⁰ Il décrit pour sa part une éruption du Stromboli et d'autres volcans proches dans le sud de la mer Tyrrhénienne lors du passage de la délégation qu'il conduit, au tout début du XV^e siècle vers la cour de Tamerlan, faisant la part belle aux perceptions sonores comme visuelles : *La route de Samarkand au temps de Tamerlan. Relation de voyage de l'ambassade de Castille à la cour de Timour Beg*, traduite et commentée par LUCIEN KEHREN. Paris 1990. 90 et ss.

⁴¹ Sur cette origine sociale et ce profil intellectuel des émissaires officiels, on pourra consulter, entre autres études : MCCORMICK M., *From one Center of Power to Another : Comparing Byzantine and Carolingian Ambassadors*. In: EHLERS, C. (ed.), *Places of Power – Orte der Herrschaft – Lieux de Pouvoir*. Göttingen 2007. 45–72 (avec les références aux travaux plus anciens du même auteur) ; NERLICH (n. 6) 103 et ss. ; sur les ambassadeurs étrangers exclusivement : DROCOURT (n. 8) t. I, 91 et ss.

même pour certains, ils auraient été plus enclins que d'autres voyageurs dans cet espace à enregistrer, voire commenter, ces phénomènes. Une hypothèse proposée ici qui peut sembler séduisante, quoiqu'il faille reconnaître qu'elle demeure difficilement vérifiable pour les siècles considérés (le haut Moyen Âge pour l'essentiel) dans la mesure où ces mêmes ambassadeurs n'ont guère laissé de relations directes de leur mission. Il existe des exceptions, il est vrai, à ce constat.

Liudprand de Crémone en fournit un premier évident, lui qui est celui auquel on pense en général dans cette logique de relation d'ambassade. En 949, lors de sa première mission dans l'Empire il ne dit quasiment rien sur son déplacement, sinon qu'il a embarqué à Venise et a rallié Constantinople en vingt-quatre jours, bénéficiant à l'évidence de vents favorables, on l'a vu⁴². Il livre plus d'informations lors de son retour en 968/969, à la fin de sa seconde mission qui est un échec. Il a dû affronter avec les membres de sa suite de gros vents, l'Auster écrit-il qui rend la mer impraticable et le retarde dans sa progression vers l'île de Leucade fin novembre 968⁴³ ; dans son récit, ce retard s'ajoute à celui lié aux mauvaises volontés des autorités byzantines pour l'escorter correctement au regard de son rang d'ambassadeur. Cette difficile expérience maritime précède le séisme comme l'éclipse solaire décrits par le même évêque lors de son séjour à Corfou, comme cela a été dit⁴⁴.

Moins célèbre que Liudprand, mais finalement tout aussi riche sinon plus pour le sujet qui nous occupe, le célèbre évêque et liturgiste Amalarius de Metz a laissé un récit en 80 hexamètres de son déplacement officiel en 813-814 au nom de Charlemagne. Il mentionne bien les étapes qui ont jalonné son déplacement en Adriatique notamment, ou fait référence à la piraterie qui aurait gêné l'avancée du navire de la délégation. Il précise aussi combien une tempête d'un jour et d'une nuit a secoué les navires comme les membres de son entourage : un moine, du nom de Grégoire, en fut très malade⁴⁵. Plus bas, mais toujours pour son déplacement aller vers Constantinople, son récit versifié permet de formuler des hypothèses au sujet du vent qui le força à demeurer plus longtemps que prévu sur l'île d'Égine. Il faut supposer, là encore avec M. McCormick, qu'Amalarius a subi les effets du Meltem, célèbre vent

⁴² Voir plus haut, en note 17.

⁴³ Liudprand, *Legatio* (n. 28) § 60, 414–415. Ces vents l'immobilisent pendant deux jours (§ 61, 416–417) ; KISLINGER, *Verkehrsrouten* (n. 16) 157.

⁴⁴ Voir plus haut, en note 30.

⁴⁵ *Amalarii Versus Marini*, éd. E. DÜMMLER, MGH, *Poetae Latini Aevi Carolini*, t. I, Berlin 1870. v. 7–13, 427.

du Nord qui souffle en Egée durant l'été et parvient à empêcher les communications maritimes⁴⁶. Au reste, son retour vers l'Italie, en janvier ou février 814, en plein hiver, est lui aussi marqué par la tempête⁴⁷.

De son côté, enfin, Guillaume de Tyr ne dit pas grand-chose du milieu naturel de l'Empire ou du monde méditerranéen qu'il traverse pourtant à plusieurs reprises pour se rendre auprès de Manuel I^{er} Comnène depuis le royaume latin de Jérusalem. Une exception confirme ce constat. Lorsqu'il doit retrouver l'empereur en question, en 1168, le *basileus* est alors en campagne militaire contre les Serbes. C'est l'occasion pour l'archevêque de Tyr de décrire le territoire de ces derniers un « pays montagneux, couvert de forêts, d'un abord très difficile », territoire qu'il localise « entre Dalmatie, Hongrie et Illyrie », mais ces données demeurent au total très limitées⁴⁸. Elles ne sont pas sans s'inspirer d'ailleurs d'autres témoignages latins, issus de pèlerins puis de croisés latins nourrissant une vision plutôt dépréciative des Balkans de cette période⁴⁹.

Dans le domaine des sources byzantines, on ne saurait omettre le témoignage de Constantin Manassès. On sait qu'il prend part à une délégation diplomatique envoyée par Manuel I^{er} Comnène vers le royaume latin de Jérusalem en 1160 et qu'il a laissé un récit versifié de son déplacement⁵⁰. Son témoignage est intéressant car il fait figure d'hapax dans la documentation grecque relative aux ambassades byzantines envoyées en dehors de l'Empire – même s'il ne faut pas oublier qu'il n'est qu'un membre de la suite de ladite délégation et ne joue pas les premiers rôles dans les négociations. Il est surtout resté célèbre du fait d'avoir contracté une maladie durant ce déplacement qui s'avèrera ainsi plus éprouvant que prévu. Les historiens ont pu gloser, encore récemment, sur la nature de la pathologie qui affecta Manassès⁵¹. En soi, cette

⁴⁶ *Amalarii Versus Marini* (n. 45), v. 27–36, 427 ; McCORMICK (n. 3) 141. Sur le Meltem : PRYOR (n. 9), 81 ; 83 ; voir aussi KISLINGER, *Verkehrsrouten* (n. 16) 156.

⁴⁷ *Versus Marini* (n. 45), v. 51–65, 428.

⁴⁸ Willelmus Tyrensis Archiepiscopi, *Chronicon*, XX, 4, édition critique par R.B.C. HUYGENS, Turnhout 1986. 917.

⁴⁹ Voir à ce sujet les éléments synthétiques de FEJIC, N., *Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux au Moyen Âge. Voyages et Voyageurs au Moyen Âge. Actes du XXVI^e Congrès de la SHMESP*, Paris 1996. 281–289 ; 282–287.

⁵⁰ L'édition sur laquelle je m'appuierai est celle d'AERTS, W. J., *A Byzantine Traveller to one of the Crusader States*. In : CIGGAAR, K. – TEULE, K. (eds.), *East and West in the Crusader States. Context – Contacts – Confrontations, III*. Louvain 2003. 165–221.

⁵¹ Voir en particulier MALAMUT, E., *Le récit de voyage (Hodoiporikon) de Constantin Manassès (1160-1162)*. In : BRESCH, H. – TIXIER DU MESNIL E. (éds.), *Géographes et voyageurs au Moyen*

dimension du voyage diplomatique rappelle combien la confrontation avec un environnement naturel nouveau, ajoutée aux fatigues physiques d'un déplacement, constitue un élément à prendre en compte. Il relève bien des effets du milieu naturel sur les ambassadeurs, et peut d'ailleurs conduire ces derniers jusqu'à la mort⁵². Si Manassès livre quelques éléments sur les maux qui l'ont durablement affecté, son témoignage n'est pas dénué d'intérêt dans la mention de certains aspects du milieu naturel qu'il a pu entrevoir entre Constantinople et la Palestine, puis sur cette dernière. Suivant la voie terrestre à travers l'Asie mineure, l'auteur vante les plaines grasses et fertiles autour de Nicée (I, v. 79). Le trajet semble avoir été maritime, ensuite, depuis Antioche. Lorsqu'il atteint Samarie (Sébeste), il vante son air comme ses eaux ; bien plus, la terre est remplie d'arbres fruitiers, de vignes, d'oliviers comme de roses aux odeurs si agréables (I, v. 102–105, 108) ; la topographie des collines encadrant la cité ne manque pas d'être exaltée, non sans exagération (I, v. 112–116). Il est vrai que la cité, à 570 mètres d'altitude, a sans doute été synonyme d'une halte marquée par la fraîcheur contrastant avec la chaleur écrasante de la cité de Ptolémaïs (Acre), chaleur qu'il déplore pour cette ville qu'il qualifie de mortifère (I, v. 93, et IV, v. 9)⁵³. Ces mêmes températures suffocantes vont devenir une des caractéristiques essentielles de ses quelques allusions au climat lors de sa découverte de Bethléem (I, v. 281–284), de Nazareth (I, v. 297), de Capharnaüm (I, v. 310) ou de Tyr (II, v. 8–10). Il conclut les vers de sa première partie (I, v. 327 et s.) avec des considérations générales sur le milieu physique palestinien, soulignant à quel point ce terroir est rude, rocheux et sec – après avoir répété combien l'air brûlant lui a semblé mauvais (I, v. 317). C'est d'ailleurs un air plus pur et des températures plus clémentes qu'il

Âge. Paris 2010. 267–268, qui discute et s'oppose aux interprétations de MARKOVICH, M., *The Itinerary of Constantine Manasses*. In : NEWMAN, J. K. (ed.), *Byzantium and its Legacy*. (Illinois Classical Studies 12) Illinois 1987. 277–291.

⁵² Voir notre étude : DROCOURT (n. 13) 81–82 et ses renvois. Dans le cas de Manassès, la rencontre avec un milieu naturel propice au développement de la malaria en Palestine peut être imputée comme élément responsable des maux qu'il décrit. On sait, en effet, combien cette maladie est endémique dans cette zone : cf. DAUPHIN, Cl., *La Palestine byzantine : peuplements et population*, 3 vols. Oxford 1998. t. II. 467–472 ; DAUPHIN, Cl., *Fièvres et tremblements : la Palestine byzantine à l'épreuve de la malaria*. In : BUCHET, L. – DAUPHIN, C. – SÉGUY, I., *La paléodémographie. Mémoire d'os, mémoire d'hommes. Actes des 8^e journées anthropologiques de Valbonne (5 au 7 juin 2003)*. Antibes 2006. 101–118. Le typhus a pu être toutefois proposé : AERTS (n. 50) 167.

⁵³ Contraste bien relevé par MALAMUT (n. 51) 261–262, qui rappelle toutefois que la cité était vantée au contraire par d'autres contemporains, notamment latins comme Guillaume de Tyr ou Jacques de Vitry.

cherchera à Chypre lorsqu'il doit quitter Tyr en urgence après un premier accès de fièvre (II, v. 64)⁵⁴.

Plus tôt, la description des eaux du Jourdain (I, v. 288–293) dans lequel il se baigne est, elle aussi, assez dépréciative : si le fleuve a des teintes lactées, ses eaux restent troubles ; d'ailleurs elles ne se meuvent que très lentement et s'avèrent surtout imbuables. Un témoignage remarquable car, ajouté aux autres éléments négatifs évoqués plus haut, le poète et membre de la suite diplomatique fournit en somme un portrait assez négatif de la Palestine qui tranche avec celui que l'on trouve habituellement chez d'autres voyageurs et pèlerins chrétiens⁵⁵. L'image qu'il dresse de Chypre – tant dans ses aspects physiques, pour lesquels il n'y a que peu d'éléments, que culturels – donne une vision plus nuancée⁵⁶. Si Manassès livre une vision culturelle de mépris d'un Constantinopolitain vis-à-vis d'une province byzantine, comme on l'a souvent écrit⁵⁷, le voyage qu'il entreprend, en lui faisant rencontrer de nouveaux pays et paysages, le conduit à une forme de nostalgie. Elle lui fait regretter amèrement Constantinople, cœur de l'Empire et son lieu principal de résidence. En somme, un sentiment de dépaysement qui filtre dans ses propos, même s'ils sont exagérés, lesquels reflètent une certaine culture intellectuelle et répondent aussi aux exigences des vers dodécasyllabiques avec lesquels il s'exprime⁵⁸. On notera enfin que la mention, dans ce même

⁵⁴ Cf. MALAMUT (n. 51) 263 et 267, souligne que l'air vicié est considéré comme vecteur de maladies.

⁵⁵ Comme l'a noté GALATARIATOU, C., *Travel and Perception in Byzantium*. *Dumbarton Oaks Papers* 47 (1993) 221–241 : 231–232. Ce thème est aussi développé par KÜLZER, A., Konstantinos Manasses und Johannes Phokas – zwei byzantinische Orientreisende des 12. Jahrhunderts. In : VON ERTZDOFF, X. – GIESEMANN, G. (eds.), *Erkundung und Beschreibung der Welt. Zur Poetik der Reise- und Länderberichte*. Amsterdam – New York 2003. 185–209 : 199 et ss. Au sujet des cours d'eau traversés, Manassès décrit aussi les tourbillons du Drakón, qu'il situe en Isaurie (IV, v. 36) ; toutefois, Procope et Anne Comnène situent davantage ce Drakón en Bithynie : cf. AERTS (n. 50) 168.

⁵⁶ Voir les remarques de GALATARIATOU (n. 55) 234. Plus largement, sur le séjour chypriote de Manassès : MALAMUT (n. 51) 268–273.

⁵⁷ Cf. GALATARIATOU (n. 55) 234 ; MALAMUT (n. 51) 268–270, et ses conclusions 273.

⁵⁸ Sur la *nostalgia* et le dépaysement : SCHREINER, P., *Viaggiatori a Bisanzio : il diplomatico, il monaco, il mercante*. In : *Columbus V. : Relazioni di viaggio e conoscenza del mondo fra medioevo e umanesimo*. Gênes 1993. 29–39 : 34–35, de même que GALATARIATOU (n. 55) 225–226. AERTS (n. 50) 169–170 souligne pour sa part à quel point ce texte est « égocentrique » et révèle un « itinéraire obscur » ; la comparaison avec le récit du pèlerin Jean Phokas est, à ce titre, instructive, ce dernier valorisant davantage la « Terre sainte » tout en donnant un témoignage assez formel : KÜLZER (n. 55) 205–209.

Hodoiporikon, d'autres éléments du milieu naturel relève d'une figure de style lorsque le poète décrit sa difficile condition de voyageur sous la forme de métaphores⁵⁹.

Face à ces quelques éléments issus des ambassadeurs ou membre de leur suite, les témoignages indirects comme ceux évoqués plus haut dans les textes issus du monde franc s'avèrent finalement d'un recours indispensable pour combler les vides laissés par la documentation. Les références relatives au volcanisme offrent sur ce point des perspectives remarquables comme le suggère le cas d'un éminent ambassadeur du roi normand de Sicile auprès de Manuel I^{er} Comnène, Henri Aristippe. Il doit ainsi être mis en parallèle avec l'un des grands volcans siciliens et méditerranéens : l'Etna. Il est établi que cet archevêque de Catane et chancelier du royaume s'intéresse de près, au sens propre du terme, au volcan en question – sans doute actif alors – en 1160 semble-t-il⁶⁰. A cette date, il n'agit certes plus comme ambassadeur de la cour normande sicilienne auprès de celle byzantine, rôle qu'il a brillamment tenu deux ans plus tôt – lors d'un des rares moments d'entente entre Byzance et les Normands au XII^e siècle⁶¹. Il doit toutefois retenir notre attention, pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'en tant que telle la mention d'Aristippe face à ce volcan est singulière et dénote une curiosité et un courage face à un phénomène naturel auquel peu d'hommes semblent alors vouloir se confronter. A ce titre, la comparaison d'Henri Aristippe avec Pline l'Ancien a pu logiquement et raisonnablement être proposée⁶². En outre, cette information est donnée dans le prologue de la traduction latine qu'Aristippe et d'autres membres hellénophones de son entourage donneront de la *Megistè*

⁵⁹ Ainsi dans les passages suivants, où l'on notera que les tous premiers vers du poème sont concernés : I, v. 1–4 ; II, v. 41–42, 51–52, 103–107 ; III, v. 10–12, 49–51 (évocation des cèdres du Liban) ; IV, v. 65–66, 120–121 (métaphores animales), liste non exhaustive. Ajoutons les mentions relatives aux vents et aux tempêtes, soit sous forme rêvée ou métaphorique (I, v. 1–5, 20–21, 31), soit du fait de l'expérience vécue dont il rend compte (I, v. 209–212 ; IV, v. 165–172).

⁶⁰ HASKINS, Ch. H. – LOCKWOOD, D. P., *The Sicilian Translators of the Twelfth Century and the First Latin Version of Ptolemy's Almagest*. *Harvard Studies in Classical Philology* 21 (1910) 75–102 : 80, et voir aussi 81 n. 5, 89 et 99 (extrait du prologue).

⁶¹ Cf. DÖLGER, F., *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, 2. Teil, *Regesten von 1025-1204*, zweite, erweiterte und verbesserte Auflage, bearbeitet von P. WIRTH. Mit Nachträgen zu Regesten Faszikel 3. Munich 1995, n° 1416, 1417 et 1420 ; BRYER, A. A. M., *Cultural Relations between East and West in the 12th century*. In: BAKER, D., *Relations between East and West in the Middle Ages*. Edinburgh 1973. 77–94 : 79–80.

⁶² C. Haskins et D.P. Lockwood le présentent comme un des grands esprits de son temps comme on en a plus vu depuis la mort de Pline l'Ancien : HASKINS – LOCKWOOD (n. 60) 89.

Syntaxis de Ptolémée – autrement et postérieurement dénommée l'*Almageste* d'après son nom arabe et suite à la traduction latine de Gérard de Crémone. Or ce texte, dans sa version grecque, a été rapporté par l'ambassadeur normand dans le cadre de sa mission officielle à Constantinople en 1158. Nous ne sommes donc pas loin du contact officiel lui-même, dans ses suites que l'on peut qualifier d'intellectuelles ; et l'on sait, enfin, la place occupée par le milieu naturel dans un tel texte⁶³.

Il convient toutefois de reconnaître que cette curiosité autour du milieu naturel fait exception dans le cadre des récits, directs ou indirects, relevant des hommes ayant pris part à des contacts officiels entre cours byzantines et occidentales chrétiennes. En outre, l'historiographie rattache plus largement, et à juste titre, cet érudit de Sicile à la « renaissance du XII^e siècle » qu'aux contacts officiels entre l'Est et l'Ouest chrétiens⁶⁴. On est donc en droit de rester surpris de l'absence global d'intérêt, ou en tout cas de mentions, dans les textes autour du milieu naturel pour des hommes ayant toutefois été confronté à ce milieu sur la longue durée de la période médio-byzantine. Mais ce constat ne saurait être écarté de la réalité de la documentation dont nous disposons. En dépit de ces manques, elle offre quand même des perspectives intéressantes, comme cela vient d'être entrevu.

Peut-être convient-il pour finir de regarder ailleurs, et d'élargir ainsi notre horizon géographique. Deux témoignages sur les marges du monde de la Méditerranée byzantine ou orientale méritent en effet d'être ici rappelés, témoignant d'un intérêt avéré pour la découverte et description d'un milieu naturel traversé par des délégations officielles. Le premier est lié à l'ambassade que mène Burchard de Strasbourg vers Le Caire ayyoubide de Saladin. Sa relation d'ambassade écrite en latin a été conservée sous la forme d'un *Itinerarium*⁶⁵. L'envoyé de l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse décrit ainsi les

⁶³ Aristippe rapporte d'autres grands textes de l'Antiquité grecque depuis Constantinople, textes qu'il traduira en latin (ainsi des dialogues platoniciens comme le *Phédon* et le *Ménon*). Faut-il rappeler d'ailleurs et qu'il est aussi le traducteur en latin d'une partie des *Meteorologica* d'Aristote – ce qui confirme ses grandes dispositions intellectuelles pour ces éléments naturels ? Voir DROCOURT, N., La diplomatie médio-byzantine et l'Antiquité. *Anabases* 7 (2008) 57–87 : 80–81.

⁶⁴ Cf. BRYER (n. 61) 79–80 ; CIGGAAR (n. 5) 291.

⁶⁵ Burchard de Strasbourg, *Itinerarium*, éd. P. LEHMANN et O. GLAUNING, *Mittelalterliche Handschriftenbruchstücke der Universitätsbibliothek und des Georgianum zu München. Zentralblatt für Bibliothekswesen*. Beiheft 72 (1940) 61–73. Je m'appuie ici sur les éléments de commentaires donnés par TOLAN, J., *Veneratio Sarracenorum* : dévotion commune entre musulmans et chrétiens selon Burchard de Strasbourg, ambassadeur de Frédéric Barberousse

îles de Corse, Sardaigne et Sicile, et en particulier leur flore et leur faune – au même titre que leurs habitants. Sa curiosité le pousse à détailler jusqu'aux caractéristiques des nouvelles espèces de poissons qu'il découvre dans l'espace maritime qu'il traverse. On sait que cette curiosité le conduira à donner l'une des rares descriptions latines, sinon la seule connue pour l'époque médiévale, de ce qu'il reste au XII^e siècle des pyramides⁶⁶. De son côté, trois siècles plus tôt, le célèbre témoignage de l'ambassadeur abbasside Ibn Fadlân qui se rend chez les Bulgares de la Volga accorde une place non négligeable aux éléments naturels auxquels il est confronté durant son long déplacement. Découvrant une flore et une faune qu'il ignorait jusqu'alors, il ne manque pas de la décrire : ainsi, les fruits étranges qu'il a goûtés et appréciés (peut-être des airelles), de même que la sève d'un arbre (le bouleau à sucre), des serpents aussi gros que des arbres et un animal fantastique, qu'il décrit d'ailleurs sans l'avoir vu directement : le rhinocéros⁶⁷. La foudre qu'il voit tomber fréquemment le désoriente à plusieurs reprises⁶⁸, et cet élément naturel n'est d'ailleurs pas sans rappeler ce que décrit Priscus lorsqu'il se rend à la cour d'Attila en 449, un déplacement risqué sur le plan politique mais qui mit aussi aux prises les envoyés byzantins à ce type d'imprévus et de phénomènes physiques dont témoigne son récit⁶⁹.

Conclusions

En dépit d'une documentation d'apparence décevante, force est de constater le nombre non négligeable de références au milieu ou à l'environnement naturel dans les textes relatifs à l'activité diplomatique entre Byzance et l'Occident chrétien ou le monde latin plus largement. Il est vrai que la longue durée

auprès de Saladin (v. 1175). In : PROUTEAU, N. – SÉNAC, P. (éds.), *Chrétiens et musulmans en Méditerranée médiévale (VIII^e-XIII^e siècle)*. Echanges et contacts. Poitiers 2003. 185–195.

⁶⁶ TOLAN (n. 65) 186. n. 4 ; 189.

⁶⁷ CANARD, M., La relation du voyage d'Ibn Fadlân chez les Bulgares de la Volga. *Annales de l'Institut d'Études Orientales de la Faculté des Lettres d'Alger* 16 (1958) 41–146 ; 99–101 et 112–113 ; le grand froid et ses effets funestes sont aussi décrits : 62–63, 66–67 (le déplacement se déroule durant l'hiver 921–922). Voir aussi les éléments de commentaire de ce texte par CHARLES-DOMINIQUE, P., *Voyageurs arabes. Ibn Fadlân, Ibn Jubayr, Ibn Battûta et un auteur anonyme. Textes traduits, présentés et annotés par Paule Charles-Dominique*. Paris 1995. 1079–1080.

⁶⁸ CANARD (n. 67) 104.

⁶⁹ Cf. On lira sur ces points les analyses récentes de NECHAEVA, E., *Geography and Diplomacy. Journeys and Adventures of Late Antique Envoys*. In : CONTI, S. – SCARDIGLI, B. – TORCHIO, M. C. (eds.), *Geografia e viaggi nell'antichità*. Ancône 2007. 149–161 : 151–153.

appréhendée ici et la comparaison avec les relations menées avec d'autres partenaires que ceux occidentaux chrétiens compensent le manque d'informations ou les *topoi* qui peuvent alimenter certains récits⁷⁰. Il paraît évident que les contraintes posées par le milieu naturel d'une part, mais aussi certains phénomènes naturels à la fois extrêmes et nouveaux pour ceux des émissaires officiels qui y ont été confrontés d'autre part ont sans doute suffi à marquer les esprits de ces acteurs et témoins de la diplomatie et des rencontres au sommet du haut Moyen Âge. On soulignera à ce titre, combien ce sont des textes relatant, ou relatifs à, des contacts entre zones éloignées qui, dans cette logique, offrent le plus de perspectives pour notre thématique⁷¹.

Relevant des élites intellectuelles et politiques, ces ambassadeurs ont-ils davantage été sensibilisés par ces questions ? Il est difficile d'y répondre à ce stade de la réflexion et pour la période considérée. Certes, nous avons pu constater que, dans le cas des témoignages directs conservés de certains ambassadeurs, des informations sur le milieu naturel rencontré et traversé apparaissent bien. En outre, ces mêmes informations peuvent transparaître dans d'autres textes témoignant du relais implicite entre ambassadeurs et chroniqueurs ou annalistes – notamment francs. Toutefois, l'étonnement ou l'effroi que peuvent susciter tel ou tel phénomène naturel extrême existe ailleurs, dans d'autres témoignages que ceux liés à l'activité diplomatique. Le pèlerin Willibald, de retour de Jérusalem à la fin des années 720, donne lui aussi une description des îles Lipari et de leur volcanisme, nous l'avons vu, sept siècles avant Ruy Gonzáles de Clavijo⁷². Plus tôt encore, un autre témoin issu du monde anglo-saxon, l'évêque Arculf, vers 680 rend compte de l'oasis de Damas, de la crue du Nil ou de la mer Morte⁷³. Moins de deux siècles après, l'*Itinerarium* de Bernard le Moine décrit le désert égyptien dont

⁷⁰ L'enquête mériterait toutefois d'être élargie aux contacts relativement nombreux entre Byzance et l'Islam. Outre des relations diplomatiques attestées dès les débuts de l'islam, on sait combien les Byzantins peuvent avoir un regard singulier sur le monde naturel au-delà des terres syriennes ou égyptiennes relevant de l'Empire romain jusqu'au début du VII^e siècle : on lira à ce titre plusieurs des contributions réunies dans : *Arabia, Greece and Byzantium. Cultural Contacts in Ancient and Medieval Times*, vol. II, AL-HELABI, A. – LETSIOS, D.G. – AL-MORAEKHI, M. – AL-ABDULJABBAR, A. (eds.), Riyadh 2012, notamment LEONTSINI, M., *Byzantine Reference to the Flora and Fauna of the Arab Peninsula and the Classical Greek Tradition (4th-12th c. AD)* 355–379.

⁷¹ Ainsi les voyageurs provenant du Nord des Alpes et se rendant à Byzance, ou l'inverse, ou encore les derniers exemples – Burchard de Strasbourg ou Ibn Fadlân.

⁷² Voir plus haut n. 39.

⁷³ GAUTIER DALCHÉ (n. 39) 36 et 521 et ss.

l'appellation, assure-t-il, n'a rien d'usurpé : aucune herbe, ni aucun fruit n'y pousse hormis des palmiers, et il lui a paru « blanc comme la campagne sous la neige⁷⁴ ».

La singularité de la perception du milieu naturel par les émissaires officiels paraît donc à relativiser. Certes, le plus souvent ils relèvent d'une élite lettrée et cela pèse sur leur description de l'environnement physique qu'ils traversent ; en outre, ils rendent compte aussi des réalités avec leur culture chrétienne. Leur fonction temporaire d'ambassadeur ne change donc ni leur appréhension des *realia* ni d'éventuelles explications qu'ils pourraient donner de tel ou tel phénomène. Enfin, reconnaissons que les effets des calamités naturelles sur la conduite des tractations demeurent limités. D'éventuelles conséquences s'avèrent difficiles à cerner car les textes n'établissent en général pas de liens de cause à effet. Seul, il est vrai, le rythme de la diplomatie peut s'en trouver modifié. De forts vents, des tempêtes ou tel ou tel hiver plus rude ou plus long qu'habituellement retardent les rencontres officielles ou prolongent le séjour de certains ambassadeurs. Toutefois, ils ne remettent pas en cause la volonté de s'entendre, ni même de se rencontrer.

⁷⁴ *Itinerarium Bernardi monachi Franchi*, IX, éd. T. TOBLER, *Descriptiones Terrae Sanctae ex saeculo VIII. IX. XII. et XV.* Leipzig 1879. 313–314.